L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 novembre 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	46	7
Midi.....	56	12
3 P. M.....	56	12
6 P. M.....	56	12

Garanties ouvrières en France.

Le *Journal officiel* en France vient d'annoncer la mise en vigueur du traité de travail franco-anglais signé en juillet 1909.

Ces traités de travail sont un élément nouveau de la vie ouvrière. Le mot est aussi neuf que la chose. Autrefois les salariés qui allaient, hors de leur pays d'origine, s'embaucher à l'étranger, n'obtenaient aucune garantie en cas d'accident professionnel. Et rien n'était moins étonnant, puisque les nationaux de la contrée où ils trouvaient des emplois ne bénéficiaient eux-mêmes, d'aucune réparation. Mais une législation nouvelle fut bâtie, au peu partout, et la question se posa de savoir si elle serait restrictive, ou étendue à tous les travailleurs—d'où qu'ils vinssent—occupés dans les limites d'un Etat.

La législation fut d'abord restrictive ; elle fut étendue par les conventions diplomatiques, et cette extension comporta pour les ouvriers de multiples avantages. Les immigrés ne demeuraient pas sans ressources, s'ils étaient victimes d'un sinistre à la fabrique ; les nationaux ne risquaient plus de se voir préférer des immigrés, qui eussent soustrait les entrepreneurs aux conséquences des lois.

Des traités de travail ont été signés par la France avec l'Italie, la Belgique, le Luxembourg, l'Angleterre. Les pays de l'Europe centrale sont liés entre eux par des ententes de mêmes nature. Lorsque le monde entier sera dans ce réseau de contrats internationaux, les ouvriers jouiront de garanties qui ne seront point illusoires.

Procès en dommages.

Hier à la cour civile de district un procès a été intenté à la compagnie de chemin de fer Morgan, Louisiana and Texas par Mme Marion Lee Denaux qui réclame une indemnité de 250 dollars pour la perte du contenu d'une malle. La malle en question avait été expédiée le trois décembre dernier par la demanderesse à Lac Charles, mais à son arrivée elle était en partie brisée et le contenu en avait disparu.

Cook, l'Explorateur.

L'attention publique va encore se fixer sur le Dr Frederick A. Cook, l'homme qui prétendit, il y a environ une année, qu'il avait découvert le Pôle Nord ; une dépêche de New York annonce son retour prochain aux Etats-Unis.

Une Revue américaine publiera sous peu une relation de son voyage dans le pays des glaces, relation qu'il fait lui-même, et où il admet avec une simplicité qu'on ne saurait qualifier, qu'il est possible qu'il soit allé jusqu'au Pôle, comme il est possible qu'il n'y soit pas allé.

Cook admet qu'il a pu s'illusionner parce qu'il se trouvait dans un état d'esprit qui ne le laissait pas absolument maître de ses idées, de ses pensées, état causé par d'excessives fatigues et des privations de tous genres ; mais il ne veut pas que l'on doute de sa bonne foi, de sa sincérité.

L'histoire du trop célèbre explorateur intéressera-t-elle le public ? il est permis d'en douter.

MYSTIFICATIONS MACABRES

Les morts qui ne sont pas morts

La mort du comte Léon Tolstoï, annoncée et démentie le lendemain, a été une de ces lugubres mystifications qui ont fait couler des flots d'encre en pure perte.

Quand Tolstoï est mort, on a dit simplement : "Il est mort", et ça été tout. On ne peut pas enterrer deux fois la même personne. C'est un luxe réservé aux souverains qui ont atteint le faîte de la puissance, comme Charles-Quint, et qui veulent s'humilier jusqu'au néant du tombeau, peut-être aussi pour revenir à la vie avec un soupir de soulagement.

Quelle belle collection pour un mort vivant que celle des articles écrits sur lui à propos de sa mort présumée ! Il a double joie, celle d'être bien vivant et celle de constater tout le bien qu'on dit des morts à qui l'on pardonne et pour qui l'on oublie quelquefois les côtés noirs de leur existence.

Vers 1895, le docteur Montoya, joyeux chansonnier, devenu médecin à bord d'un grand paquebot, télégraphia d'Haïti ou de Cuba sa mort à tous les journaux de Paris. Il signait les dépêches d'un nom supposé. Sa joie fut grande quand il reçut le paquet de journaux qui parlaient de lui. Peut-être fut-elle moins grande en constatant que la gloire passe vite et que l'oubli grandit rapidement à Paris.

Il n'y a pas longtemps que M. Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge, récompensé par un prix Nobel, qui ne servit qu'à ses créanciers, est mort à l'hospice, en Suisse. Les journaux l'ont enterré cinq jours avant sa mort ; mais il ne l'a pas su, car il était gravement malade. Déjà on avait annoncé sa mort, il y a une dizaine d'années, et, à cette époque aussi, celle du comte Tolstoï.

Il y a des éternels mourants, comme Cornélius Herz, dont on annonçait sans cesse les derniers moments à Bournemouth. Il était impossible de l'extrader dans l'état où il était. Les médecins anglais et français venaient à tour de rôle constater officiellement la gravité de sa maladie : il agonisait ; il devait être mort à l'heure où l'on en parlait, et le mourant se gaudissait peut-être des médecins le lendemain de leur départ. Il a fini cependant par mourir ; du moins, on l'a dit.

Et l'empereur Ménélick ! Trois fois on a annoncé sa mort, et il vit encore. C'est à peu près comme s'il était mort, puisqu'il n'a plus l'usage de ses facultés et que son successeur règne sous la tutelle d'un régent.

Qui ne se souvient de l'abbé Delarue, curé d'une paroisse près d'Etampes et disparu sans laisser la moindre indication ? On l'a cherché partout pendant trois semaines. On mit une hyène dans les bois pour voir si ce féroce animal ne découvrirait pas son cadavre. Un mage alla faire des sortilèges pour savoir où était caché le corps. Bien sûr un chemineau avait fait le coup et l'un d'eux resta quelques jours en prison à Etampes, vigoureusement poussé à un aveu par un juge d'instruction. Et un beau jour on apprit que l'abbé se portait bien et qu'il se promenait tranquillement en Belgique !

Mais la plus drôle de ces aventures est celle du général baron Berge, alors commandant du corps d'armée de Nancy, qui, se promenant un jour sur les boulevards, eut la curiosité d'aller lire les dépêches de la journée affichées dans une banque. Quelle ne fut pas sa surprise de lire une dépêche de Nancy annonçant sa mort !

Tranquillement il prit un crayon et écrivit au-dessous :

" Je demande un sursis.
" Général baron BERGE."

Il y a quelques années, un mauvais plaisant, qui demeurait rue Le Peletier, eut fantaisie d'envoyer des lettres de faire-part de sa mort à tous ses amis, les convoquant à la maison mortuaire avec fleurs et couronnes. De sa fenêtre il regardait venir les uns et les autres et il écoutait les pourparlers à sa porte, son domestique ayant mission de déclarer qu'il y avait eu erreur, qu'on ne savait d'où venait cette fausse nouvelle.

La plaisanterie était de mauvais goût, mais voici un fait qui a causé quelque émoi à Paris, il y a une quinzaine d'années. Les amis de M. X.... recevaient sa lettre de deuil avec convocation à l'église, et la souscription était de la main même de M. X.... Il ne pouvait pas avoir fait les adresses de ses lettres de part s'il était mort ! Plusieurs crurent à une mauvaise plaisanterie et n'allèrent pas à l'église.

Et pourtant rien n'était plus vrai. M. X.... avait fait faire à l'avance ses lettres de part, laissant la date en blanc, et il avait fait lui-même les adresses de ses amis, ne voulant que ces personnes là à ses obsèques.

Deux anciens députés, M. Vigné d'Octon et M. Salis, ont eu les honneurs d'un enterrement prématuré... dans la presse ; les morts ont réclamé, et ils ont bien fait, car on ne sait jamais quelles terribles conséquences peut entraîner une fausse déclaration de mort.

Le fait le plus extraordinaire est celui de la mort du Prince impérial au Zoulouland, en 1879, annoncée à Paris le même jour, on ne sait comment, démentie presque aussitôt, et pourtant reconnue vraie quelques jours plus tard. C'est une énigme toujours restée inexpliquée.

En 1860, un zouave pontifical avait été porté sur la liste des morts, après la bataille de Castelfidardo. Ses parents avaient pris le deuil et un grand office fut célébré à la cathédrale de Nantes. Un prélat prononça l'oraison funèbre du défunt, devant le catafalque et les cierges allumés. Comme il commençait son discours, le mort entra dans l'église, voulant que sa première visite au pays natal fût pour l'église. Il ignorait le bruit de sa mort et, aux premiers mots de l'orateur sacré, il sursauta : "Hein ! Quoi ! Moi ! Mais je ne suis par mort !"

Pour ne pas faire de scandale, il se tint coi, car déjà on le dévisageait avec quelque impatience. Il attendit la fin du service funèbre et s'en fut à la sacristie se faire reconnaître et prier un membre du clergé d'aller doucement prévenir ses parents de son retour. Leur émotion eût été trop forte, en effet, dans l'église et en présence du catafalque.

—Bast ! dit-il, les prières ne sont jamais perdues. Cela me servira pour plus tard.

Ce n'est pas chose facile que de faire rectifier un acte de décès, pour dire que le mort est vivant, et il suffit de cinq ans d'absence déclarée, sans nouvelles, pour faire légalement présumer la mort. On a vu des veuves se remarier au bout de ce temps et se trouver dans le plus grand embarras quand le premier mari, présumé et déclaré mort, se présentait devant elles.

Une nouvelle famille avait surgi. Pénélope—et cela s'est vu il y a quelques années en Flandre—n'avait pas fait de la tapisserie du matin au soir et du soir au matin.

Le premier mari s'est retiré, abandonnant la place au second.

Peut-être avait-il trouvé sa femme bien vieillie !

Le ciel d'Austerlitz.

C'est au matin d'Austerlitz. Une partie de l'avant-garde russe où se trouvait le général en chef Koutouzow et son aide de camp, le prince André Bolkonsky, s'est débandée, surprise par l'attaque brusque des Français :

Les Français attaquaient la batterie, et ayant aperçu Koutouzow, ils tirèrent sur lui. A cette nouvelle décharge, le commandant de régiment porta vivement la main à sa jambe ; quelques soldats tombèrent, et le porte-drapeau le laissa échapper de ses mains : vacillant un moment, il s'accrocha aux baïonnettes des soldats ; ceux-ci se mirent à tirer sans en avoir reçu l'ordre.

Un soupir désespéré sortit de la poitrine de Koutouzow :

—Bolkonsky, murmura-t-il d'une voix de vieillard affaibli, et en lui montrant le bataillon à moitié détruit, que veut donc dire cela ?

A peine avait-il prononcé ces mots, que le prince André, le gosier serré par des larmes de honte et de colère, s'était jeté à bas de son cheval et se précipitait vers le drapeau :

—Enfants, en avant ! cria-t-il, d'une voix perçante. Le moment est venu ! se dit-il, en saisissant la hampe, et écoutant avec bonheur le sifflement des balles dirigées contre lui. Quelques soldats tombèrent encore.

—Hourra ! s'écria-t-il, en soulevant avec peine le drapeau ; et courant en avant, persuadé que tout le bataillon le suivait, il fit encore quelques pas ; un soldat, puis un second, puis tous s'élancèrent à sa suite en le dépassant. Un sous-officier s'empara du précieux fardeau, dont le poids faisait trembler le bras du prince André, mais il fut tué au même moment. Le reprenant encore une fois, il continua sa course avec le bataillon. Il voyait devant lui les artilleurs : les uns se battaient, les autres abandonnaient leurs pièces et couraient à sa rencontre ; il voyait les fantassins français s'emparer des chevaux et tourner les canons. Il en était à vingt pas, les balles pleuvaient et fauchaient autour de lui, mais ses yeux rivés sur la batterie ne se détachaient pas. Là, un artilleur roux, le schako enfoncé, et un Français se disputaient la possession d'un refouloir ; l'expression égarée et haineuse de leur figure lui était parfaitement visible : on sentait qu'ils ne se rendaient pas compte de ce qu'ils faisaient.

—Que font ils ? se demanda le prince André. Pourquoi l'artilleur ne fuit-il pas, puisqu'il n'a plus d'arme, et pourquoi le Français ne l'abat-il pas ? Il n'aura pas le temps de se sauver, que le Français se souviendra qu'il a son fusil ! En effet, un second Français arriva sur les combattants et le sort de l'artilleur roux, qui venait d'arracher le refouloir des mains de son adversaire, allait se décider. — Mais le prince André n'en vit pas la fin. Il reçut sur la tête un coup d'une violence extrême, qu'il crut lui avoir été appliqué par un de ses voisins. La douleur était moins sensible que désagréable, dans ce moment où elle faisait une diversion à sa pensée :

—Mais que m'arrive-t-il ? je ne me tiens plus ! mes jambes se dérobent sous moi.... et il tomba sur le dos. Il rouvrit les yeux dans l'espoir d'apprendre le dénoûment de la lutte des deux Français avec l'artilleur, et si les canons étaient sauvés ou emmenés. Mais il ne vit plus rien que bien haut au-dessus de lui un ciel immense, profond, où voguaient mollement de légers nuages grisâtres. Quel calme, quelle paix ! se disait-il ; ce n'était pas ainsi quand je courais, quand nous courions en criant ; ce n'était pas ainsi, lorsque les deux figures effrayées se disputaient le refouloir ; ce n'était pas ainsi que les nuages flottaient dans ce ciel sans fin ! Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt, cette profondeur sans limites ? Comme je suis heureux de l'avoir enfin aperçue !.... Oui ! tout est vide, tout est déception, excepté cela ! Et Dieu soit loué pour ce repos, pour ce calme.

Le téléphone au Pôle.

Tandis que les derniers explorateurs du pôle Nord n'étaient guère mieux outillés que leurs prédécesseurs, ceux du pôle Sud mettent à profit les plus récentes conquêtes de la science. Déjà le lieutenant Shackleton, sans renoncer au concours des chiens et des poneys, avait emporté des traîneaux automobiles. Le capitaine Scott, commandant de l'expédition partie en juin dernier, s'est assuré un service téléphonique capable de le tenir en communication, à des centaines de kilomètres, avec son navire ou son quartier général. Les froids extrêmes du pôle ne permettant point d'employer les batteries ordinaires qui ne manqueraient pas de geler, il a fallu combiner un nouveau système d'accumulateurs qui seront chargés par une dynamo laissée à bord. Les appareils sont construits de manière à pouvoir supporter un froid de 55 degrés centigrades. Les fils de fer ou de cuivre auraient été trop lourds ; on les a remplacés par des fils d'aluminium. Le capitaine Scott en emporte six bobines qui ne pèsent pas plus de 45 kilos et qui sont de volume assez restreint pour qu'on puisse sans difficulté les mettre sur un traîneau. Etant donné la sécheresse de l'air et la fixité des conditions atmosphériques, il n'y a pas d'inconvénient à poser les fils à même la neige durcie, qui n'est point conductrice : l'expérience l'a prouvé. Cela économise le transport et la plantation des poteaux. Par contre, le sol ne pourra être utilisé pour le retour du courant ; on en sera quitte pour poser deux fils au lieu d'un. Enfin, grâce à l'extrême conductibilité de l'aluminium et à la sonorité exceptionnelle de l'air sec, on compte que le téléphone du pôle surpassera tous les autres pour l'audition et la netteté.

Mort du Père Alexandre.

C'était un chanteur d'une certaine vogue.... Sa voix de baryton qu'accompagnaient les sons aigrelets d'un stradivarius de douze francs cinquante, charma longtemps les oreilles d'un public de faubourg.... Dès qu'il pénétrait dans une cour et que le crincrin du violon se faisait entendre, les fenêtres s'ouvraient, le public envahissait le local.... et M. Alexandre, en dépit de ses soixante ans, lançait, d'une voix agréable, les premières notes d'une romance sentimentale.

Son triomphe, c'était la romance célèbre de Faure : "Les Myrtes et les Roses", dont l'interprétation lui valait chaque fois une pluie abondante de petits sous :

De vos jardins fleuris,
Fermez les portes,
Les myrtes sont flétris,
Les roses mortes.

Las ! le père Alexandre ne chantera plus dans les cours. Une pleurésie l'a emporté en quelques jours. La corporation des chanteurs des cours tend, d'ailleurs, à disparaître. La préfecture de police n'accorde plus que parcimonieusement l'autorisation de chanter dans les endroits publics. L'histoire est connue de cet ancien lauréat de chant au Conservatoire qui, sur le tard de la vie, ne trouvant plus d'engagement, se vit dans la nécessité de soupirer la romance dans les ruelles des quartiers excentriques....

Encore un métier qui s'en va !....

THEATRES.

TULANE.

C'est un beau et franc succès que remporte "A Fool there was" au Tulane. M. Robert Hilliard et les autres interprètes sont applaudis chaque soir par une superbe salle.

Cette belle comédie dramatique tiendra l'affiche jusqu'à samedi soir inclusivement.

La semaine prochaine "The Spendthrift", une des plus intéressantes comédies du répertoire américain. La vente des places commencera ce matin à neuf heures au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

"School Days", l'amusante comédie musicale jouée cette semaine au Crescent, est incontestablement du goût du public, car il y a foule à chaque représentation.

Matinée aujourd'hui.

La semaine prochaine "At the Mercy of Tiberius", un mélodrame tiré du célèbre roman de Mme Augusta Evans Wilson.

Le public peut se procurer des places pour ces représentations à partir d'aujourd'hui.

ORPHEUM.

Toutes les personnes qui ont assisté au programme qu'offre cette semaine l'Orpheum, proclament qu'il est parfait, tant au point de vue de l'exécution que de la variété des numéros.

Le programme de la semaine prochaine comprendra d'intéressantes nouveautés.

Théâtre de l'Opéra.

Samson et Dalila, une des œuvres les meilleures de Saint-Saëns, sera donnée ce soir à l'Opéra ; Mlle Nady Blancard, contralto, y prendra contact avec ce public dont elle a pu juger de la bienveillance à l'endroit de ses camarades.

Les rôles principaux seront confiés aux premiers sujets de la troupe, MM. Fontaine, Moore et Huberty, qui les ont créés à Londres, au Covent Garden. Mlle Blanchard, il va sans dire, remplira celui de *Dalila* qui, paraît-il, convient admirablement à sa voix et à son talent.

Le rideau se lèvera sur une ouverture fort belle, que l'orchestre exécute magistralement.

Il faut espérer que dans la salle, à ce moment, règnera un silence parfait ; que les spectateurs seront tous à leurs places lorsque les premiers coups d'archets se feront entendre.

Au premier et au troisième acte, des ballets réglés par M. d'Alessandri seront dansés par Mlles Fabris, Hansens et Codolini.

WINTER GARDEN.

L'excellent programme de vaudeville présenté cette semaine sur la scène du Jardin d'Hiver est applaudi chaque jour par un public nombreux.

La direction de ce théâtre prépare pour la semaine prochaine un programme de tout premier ordre.

Retour de chasse.

—Comment ! tu ne rapportes que la moitié d'un lapin !....

—Tu oublies, ma chère femme, que je suis député socialiste. J'ai rencontré un électeur qui m'a obligé de partager avec lui !....

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
$12..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 01 du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.

No 99 Commencé le 26 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

A la Caserne Allemande

VIII

UN DERNIER CHOC

(Suite)

On est fit, dans l'examen des soldats, auquel il se livrait, qu'il faisait tous ses efforts pour ne pas arrêter son regard sur Renaud..... Et, chose étrange, plus forte que sa volonté, ce regard était attiré là sans cesse et revenait sur le jeune homme avec une insistance, une fixité déconcertante.... Il en paraissait gêné....

Renaud s'apercevait de rien.

Renaud ne pensait qu'à Pervenche....

Renaud était dans une agonie d'épouvante et d'horreur.... Et sans doute ce qui ramenait sur lui et qui arrêtait le regard de Lilienthal, c'était ce masque tragique derrière lequel s'agitaient les affres d'une détresse sans nom....

—Chargez ! commandait Schade....

Lorenz exécutait.

—En joue !

Lorenz obéissait, visait l'œil du sous-officier.

—Feu !

Lorenz appuyait lentement sur la détente.

—Bien ! Rentrez ! dit le sous-officier.... Numéro trois !

C'était le tour de Pervenche..

Un long frémissement parcourut le corps de Renaud.

Pervenche était d'un calme inouï.... à peine un peu pâle...

Il aurait bien voulu regarder Renaud une dernière fois avant de mourir.

Mais ceci eût été grave, dangereux pour Renaud.

Pervenche résista et ne tourna pas les yeux.

Immobile, talons joints, les doigts au long du canon de son fusil, poitrine bombée et tête haute, Pervenche attendait les ordres de Schade....

Schade resta un moment à examiner ses hommes.

Pas un ne broncha.

On eût dit qu'ils prévoyaient le drame.

Il y avait un silence religieux dans la chambre.

Schade commanda :

—Chargez !!

Pervenche ouvrit et referma le magasin....

Une seconde séparait maintenant le sous-officier Schade de la mort.

Déjà il ouvrait la bouche pour commander : "En joue !" mais le supplice était trop affreux pour Renaud.... dont les yeux exorbités ne quittaient plus de vue le nœud.

A l'instant où Pervenche allait viser, tranquille, résolu, dans son horrible entêtement de simple qui ne revenait pas sur une résolution prise, quelque chose en Renaud se détraqua soudain, sous l'excès d'une intolérable torture, d'une torture au-dessus des forces humaines .... Son pauvre cerveau surmené faiblissait....

Il laissa échapper son fusil, qui roula sur le plancher avec un bruit de ferraille.

Un grand éclat de rire aigu rompit le silence profond....

Et il vint tomber presque aux pieds de Lilienthal dans un accès de folie et de fièvre chaude.... pendant que les hommes rompant l'alignement sans attendre les ordres, se précipitaient vers lui pour lui porter secours.

Une émotion violente sur le visage froid et maigre de Lilienthal.

—Jetez-lui de l'eau glacée sur le front.... transportez-le à l'infirmerie....

Les hommes se débarrassèrent de leurs fusils, qu'ils arrangèrent au râtelier, dans le corridor.

Pervenche, seul, ne bougeait pas. Il avait l'air absorbé, absent, insensible à ce qui venait de se passer. Il n'avait pas entendu l'ordre de Schade, les paroles de l'officier, le cri affreux de Renaud.... Il venait de vivre une minute tragique.... Il lui semblait renaître d'une mort qui lui était apparue comme certaine.

Schade le bousculait rudement :

—Eh bien, es-tu gelé ?....

Et il le poussa vers le corridor....

Machinalement, le noué y déposa son fusil. Il ne lui vint même pas à la pensée de retirer les cartouches. Du reste, il ne l'aurait pu.

Depuis quelques instants Lilienthal grave, l'observait.

Sans doute que l'officier désira tout à coup être seul, car il donna un ordre bref à Schade, pendant que des hommes conduisaient Renaud à l'infirmerie.

Ce qui restait de l'escouade descendit alors dans la cour.

Resté seul, Lilienthal s'approcha du râtelier d'armes.

Il prit le fusil de Pervenche, l'ouvrit, examina le magasin.

Il tressaillit et regarda soudain autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait.

Le couloir était désert.

Et dans la chambrée, personne.

L'officier enleva rapidement les deux cartouches et remit le fusil au râtelier.

—Pourquoi ? murmura-t-il, et que s'est-il passé encore ?

Il lui répugnait d'interroger Schade, cause de tout le mal.

Interroger Pervenche, c'était impossible. C'eût été avouer qu'il avait tout découvert, et qu'il hésitait à livrer l'homme à la justice....

Il descendit dans la cour, où manœuvraient les hommes.

Il commanda le repos, et avisant le gros brasseur, il cria :

—Soldat Stiégler !

L'homme, effaré, s'avança rapidement. Lilienthal s'était arrêté assez loin de l'escouade pour être certain de ne pas être entendu.

A trois pas, Stiegler rectifia, raide comme un poteau, craintif.

Lilienthal baissa la voix :

—Soldat Stiégler, je veux la vérité.... et je vous ordonne de ne pas dire que je vous ai interrogé.

—A vos ordres, monsieur le capitaine.

—Que s'est-il passé tout à l'heure, à la chambre.

Stiégler hésitait.... non qu'il refusât de répondre.... et il expliquait :

—Monsieur le capitaine me permettra de dire.... je ne comprends pas très bien....

Lilienthal précisa :

—Ne s'est-il rien passé entre le sous-officier Schade et le soldat Sauvageot ?

Stiégler poussa un soupir.

Il était rassuré, maintenant qu'il voyait que lui-même n'était pas en cause. Il avait beau ne pas être fautif.... On craint toujours une punition....

—A vos ordres, monsieur le capitaine, il s'est, en effet, passé quelque chose.

—Parlez, je vous l'ordonne....

—Il s'est passé que, le sous-officier Schade a frappé le soldat Sauvageot.

Un nuage sur les yeux durs de l'officier.

Il s'en doutait. C'était bien cela....

—Il a frappé.... comment ?

—Un coup de poing.... Oh ! et fort !.... en pleine figure....

—Le soldat Sauvageot n'a rien fait ?.... ne s'est pas révolté ?

—Non, monsieur le capitaine.

—Il n'a rien dit ?

—Non, monsieur le capitaine .... il était seulement pâle à faire pitié !....

—C'est bien, allez.... souvenez-vous que je vous ai donné l'ordre de vous taire.

—A vos ordres, monsieur le capitaine.

Stiégler pivota et regagna son rang....

—Hein ? demandaient les camarades.... Un abatage ?

—Oui, plutôt, fit le brasseur. Vous ne l'avez pas entendu gueuler ?

—Non, mais à propos de quoi ?

—Paraît que, par derrière, à la ceinture, j'ai un bouton de ma tunique qui ne reluit pas autant que l'autre.... n'en faut pas davantage !

Et comme il n'en fallait pas plus, les hommes le savaient, ils se déclarèrent satisfaits.

Lilienthal se rendit à l'infirmerie. Renaud paraissait plus calme, sous les moyens énergiques qu'on avait employés pour enrayer l'accès. Il reconnut l'officier.

—Je vous remercie d'être venu, dit le soldat. Je ne l'oublierai pas.

—Le médecin m'affirme que vous en serez quitte pour la peur et que demain vous serez debout .... Je ne vous cache pas que vous m'avez effrayé....

Un silence. Ils semblaient gênés tous les deux, et tous les deux gênés par ce qu'ils voulaient dire.

—Monsieur le capitaine me permettra-t-il de lui demander une faveur ?.....

—Laquelle ?

—Celle de voir Lucas Giraud,